

Réalité, subjectivité et crédibilité en recherche qualitative : quelques questionnements

Denise St-Cyr Tribble et Line Saintonge

Volume 20, 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1085635ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1085635ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour la recherche qualitative (ARQ), Université du Québec à
Trois-Rivières

ISSN

1715-8702 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

St-Cyr Tribble, D. & Saintonge, L. (1999). Réalité, subjectivité et crédibilité en
recherche qualitative : quelques questionnements. *Recherches qualitatives*, 20,
113–125. <https://doi.org/10.7202/1085635ar>

Résumé de l'article

À partir de leur expérience liée à la conduite de diverses études qualitatives, les auteures de cet article prennent un certain recul pour examiner les questionnements que suscitent l'appréhension subjective de la réalité dans le processus de recherche. L'incontournable débat entre l'objectivité et la subjectivité est mentionné. Celui-ci oppose, par la même occasion, les approches méthodologiques quantitative et qualitative. Les auteures font aussi part de leur position nuancée dans ce débat. Elles s'attardent également sur le phénomène de la subjectivité dans la relation établie entre chercheurs et participants. Cette relation est examinée plus spécifiquement lors de la collecte des données. Les préoccupations des auteures dans ce contexte sont exprimées sous forme de questionnements.

Réalité, subjectivité et crédibilité en recherche qualitative : quelques questionnements

Denise St-Cyr Tribble, inf., Ph.D

Université de Sherbrooke

Line Saintonge, inf., M.Sc

Université de Sherbrooke

À partir de leur expérience liée à la conduite de diverses études qualitatives, les auteures de cet article prennent un certain recul pour examiner les questionnements que suscitent l'appréhension subjective de la réalité dans le processus de recherche. L'incontournable débat entre l'objectivité et la subjectivité est mentionné. Celui-ci oppose, par la même occasion, les approches méthodologiques quantitative et qualitative. Les auteures font aussi part de leur position nuancée dans ce débat. Elles s'attardent également sur le phénomène de la subjectivité dans la relation établie entre chercheurs et participants. Cette relation est examinée plus spécifiquement lors de la collecte des données. Les préoccupations des auteures dans ce contexte sont exprimées sous forme de questionnements.

Introduction

Cet essai a pour point de départ les réflexions issues de notre expérience à travers plusieurs études qualitatives. Les problématiques de ces études (suicide chez les jeunes, parentage à l'adolescence, entraide, relation parents-enfant, etc.) exigent des chercheuses un certain recul pour accepter de se laisser confronter aux embûches de la subjectivité. Ces problématiques sont chargées de valeurs personnelles et sociétales dont il est parfois difficile de faire abstraction en recherche.

Nous ne parlerons pas de résultats d'études mais de certains aspects de la recherche qui nous interpellent tout en soulevant des questions d'ordre épistémologique et méthodologique. Nous examinerons plus précisément la relation qui s'établit entre le chercheur et les participants à l'étude et ce, en lien avec la subjectivité.

Nous postulons que toute réalité est le fruit d'un regard posé et d'une interprétation manifestée à partir de représentations personnelles et collectives d'un phénomène. La réalité est appréhendée de façon subjective. Dans cet essai, nous jetterons un regard que nous appelons complexo-interrogatif sur ce point en rappelant d'abord brièvement l'incontournable débat opposant l'objectivité et la subjectivité.

Nous insisterons ensuite sur notre implication de chercheuses et ce, particulièrement lors de la collecte des données sur le terrain et de leur analyses. Cette implication sera présentée sous forme de tensions vécues entre la subjectivité et la rigueur scientifique.

Connaissance et appréhension de la réalité

Qu'est-ce que la connaissance? Poser cette question amène déjà un paradoxe. Il y a un bagage scientifique important sur les façons d'accéder à la connaissance mais beaucoup moins sur la définition même de la connaissance.

Autrement dit, la connaissance est nettement plus riche sur le plan du comment que sur celui du quoi! Néanmoins, on peut dire que la connaissance est une représentation de la réalité. L'appréhension de la réalité permet donc la construction de la connaissance.

D'un point de vue plus critique, la connaissance est définie comme la part de la réalité qu'elle prétend décrire, fut-ce imparfaitement, auprès des tiers que sont ses interlocuteurs humains actuels et potentiels (Le Moigne, 1995: 19). Cette définition de la connaissance, si brève soit-elle, situe déjà comme limite le fait que notre description de la réalité soit parcellaire et de plus, fort discutable. On peut aller plus loin en affirmant qu'elle est toujours l'opinion ou la croyance de quelqu'un (Pépin, 1992: 71). La connaissance n'existerait même pas à l'état pur (Morin, 1990).

Il faut donc se parer de modestie lorsqu'on veut discuter de la manière d'appréhender la réalité. Nous ne croyons pas être en mesure de la reproduire fidèlement à cause de sa complexité. Toutefois, nous nous préoccupons de tendre vers cet idéal. Sinon, même l'épistémologie perd tout son sens...

La connaissance a pour proche cousine la science. Cette dernière a toutefois une notoriété supérieure parce qu'elle est constituée d'un système de connaissances, d'un savoir construit reconnu et approuvé socialement (Le Moigne, 1995).

Nous ne vous apprenons rien en disant qu'il existe des débats scientifiques, de plus en plus épineux, sur la façon de concevoir la réalité. Il nous faut tout de même en parler puisque notre façon d'envisager celle-ci influence la relation entre le chercheur et les participants à la recherche.

Objectivité et subjectivité

Le plus connu des débats est justement celui qui polarise l'objectivité et la subjectivité à titre d'ennemis irréconciliables. C'est en grande partie ce débat qui alimente les tensions entre la subjectivité et la rigueur scientifique. Pour cerner les différences entre ces deux notions, nous prenons le chemin du néophyte en interpellant *Le Petit Robert*.

Selon *Le Petit Robert* (1995: 1502), l'objectivité est la qualité de ce qui donne une représentation fidèle de l'objet . À titre d'exemple, on mentionne l'objectivité de la science . Il est dit aussi que l'objectivité est la qualité de ce qui est exempt de partialité, de préjugés.

Quant à la subjectivité, c'est l'état de celui qui considère les choses d'une manière subjective en donnant la primauté à ses états de conscience (*Le Petit Robert*, 1995: 2155). Enfin, la conscience est la faculté qu'a l'homme de connaître sa propre réalité et de la juger (*Le Petit Robert*, 1995: 445).

Ces définitions portent déjà en soi quelques paradoxes. Pourquoi la conscience n'interfererait que dans la subjectivité? Comment l'objectivité peut-elle parvenir à représenter la réalité sans pour cela utiliser la conscience? Comment d'ailleurs peut-on appréhender la réalité de façon objective sans la juger quand on passe des années à examiner un objet d'étude et à recenser les multiples constats que font les autres chercheurs sur ce même objet?

Choix d'un paradigme

Il n'est pas question d'entreprendre une description des différents paradigmes qui peuvent être impliqués lorsqu'il s'agit de prendre une position épistémologique à propos d'une approche de recherche. Selon Lévy (1994: 92), toute comparaison entre les paradigmes est oiseuse.

En ce qui nous concerne, nous croyons que le parcours de la comparaison est inévitable pour la compréhension de phénomènes qui, à priori, se présentent différemment.

L'objectivité est au cœur du paradigme positiviste associé à l'approche linéaire quantitative. Ce paradigme soutient que la réalité est faite d'objets extérieurs au sujet. Le monde n'est pas attribuable à l'observateur. Les penseurs positivistes ne cherchent pas à inventer mais à nommer les vérités existantes. L'objet découvert fait alors partie de la réalité et il est représenté en faisant fi de celui qui le découvre et le décrit (Lévy, 1994; Lincoln, 1992).

Pour les chercheurs positivistes, l'objectivité est une condition *sine qua non* de la connaissance scientifique. Celle-ci est une certitude déterminée par des observations et vérifications concordantes. Un fait devient objectif (donc une vérité) grâce au consensus des chercheurs (Morin, 1990: 39). Dans le paradigme constructiviste, la connaissance prend forme dans l'interaction chercheur-sujet de recherche. Le monde des constructivistes est fait d'éléments personnels, sociaux, culturels et la connaissance émerge de cette complexité par le biais de significations données à la réalité. Celle-ci est donc faite de plusieurs vérités qui ne sont ni pures, ni absolues. Ce paradigme est généralement associé à la recherche qualitative (Lévy, 1994; Lincoln, 1992).

Le courant empiriste, lequel correspond le mieux à notre orientation, rejoint le paradigme constructiviste dans le sens où il reconnaît que nous n'avons pas accès à une réalité indépendante, mais que nous regardons la réalité en fonction de notre façon d'appréhender celle-ci et en fonction de nos expériences (Avis, 1995). Cependant, ce courant s'investit d'un plus grand souci de rationalité et de consensus à travers un ensemble de propositions et d'observations sur la réalité.

Comme le courant positiviste, il se préoccupe d'examiner la cohérence entre certaines conceptions de la réalité à travers la répétition de recherches ayant les mêmes contextes et objectifs (Avis, 1995).

Entre la représentation dite objective de la réalité et sa représentation subjective, il y aurait, à notre avis, une zone à la fois objective et subjective que nous osons aborder comme une représentation subjectivo-rationnelle de la réalité et que nous situons temporairement à l'intérieur du paradigme post-positiviste. À ce stade-ci de notre réflexion, cette perspective est pour nous un compromis acceptable pour en arriver à décrire une ou des réalités ayant des affinités avec d'autres réalités tout en admettant que certaines sont irrémédiablement différentes.

À cause des propos que nous exprimons dans cet essai, nous risquons d'être accusées de manque de courage épistémologique étant donné notre position. Mais en étant confrontées aux aléas de la recherche sur le terrain, nous constatons qu'une position dogmatique quant aux approches de recherche à retenir peut être paralysante. Dans cette perspective, les réalités des personnes impliquées (chercheurs et répondants) influent sur les perceptions et sur la façon d'appréhender l'objet de recherche. En tant que chercheuses nous sommes constamment confrontées à nos choix épistémologiques. Bref, nous sommes imprégnées de subjectivité et nous cherchons à donner un sens aux observations que nous faisons du monde empirique avec lequel nous composons selon nos connaissances, nos croyances et nos valeurs. Ce qui n'enlève rien à notre rigueur (Sandelowski, 1996) qui, selon nous, doit se manifester d'une façon transparente peu importe le paradigme auquel nous adhérons (Morse, 1995).

Dans le processus de recherche, la subjectivité ne peut être écartée. Elle est présente alors même que nous tentons de cerner la problématique de recherche.

À travers la recension des écrits, nous nous imprégnons des diverses opinions des autres chercheurs qui ont déjà examiné la même problématique et produit une multitude d'interprétations sur les résultats et quelques recommandations pour les successeurs. Dans la prochaine section, nous examinerons certaines manifestations de la subjectivité à travers des observations concrètes du processus de la collecte et de l'analyse des données.

Subjectivité et collecte des données

Nous voici dans les minutes précédant une entrevue avec un informateur. Que se passe-t-il? Le sujet n'a pas encore parlé que déjà il se dégage quelque chose de lui qui n'échappe pas à notre jugement. Il a le regard lointain... Est-il préoccupé? Il porte des vêtements modestes... Est-il issu d'un milieu dit défavorisé? Il a l'air sévère?... Est-il fâché? Va-t-il collaborer à l'entrevue? Comment devons-nous nous comporter pour rompre la glace et obtenir des renseignements qui soient les plus pertinents possibles en regard de nos préoccupations de recherche?

Nous avons déjà des données minimales qui vont éventuellement colorer l'interprétation que nous ferons des propos du sujet. Nous sommes en train d'appréhender son discours en utilisant son apparence. Arriola-Socol (1989: 65) appelle cela une interprétation liée à l'existence humaine parce que l'être humain est un formidable producteur de signes non seulement quand il parle [...] mais aussi quand il existe [...].

Le premier contact établi, nous procédons à la collecte des données dans le cadre d'une entrevue semi-dirigée. Le participant a un vocabulaire varié et un langage articulé. Il doit être très instruit... Oh! Surprise, il n'a pas terminé son secondaire. Serait-ce un autodidacte? Il se raconte facilement. Il semble très proche de ses émotions.

Il nous interpelle à travers son récit. C'est ce qu'on appelle un bon sujet...

On constate non seulement que l'interprétation est inévitable, mais aussi qu'elle est circulaire. L'interprétation du non-verbal chez le sujet nous amène à anticiper, d'une certaine manière, l'interprétation de son verbal. Ce dernier nous amène, à son tour, à modifier l'interprétation du non-verbal. Et cela se continue tout au long de l'entrevue. Que d'interprétations en peu de temps!

Voilà que des questions surgissent. Doit-on prendre toutes les observations à la lettre? Et compte tenu du lien qui se crée entre le sujet et le chercheur, l'interprétation de nos observations se pose-t-elle plus en termes affectifs que conceptuels? Quel impact cela a-t-il sur la qualité des données ? (Huberman et Miles, 1991). L'entrevue se poursuit. L'emballement se maintient. Les propos sont de plus en plus pertinents. De nouveaux éléments s'ajoutent. Le discours devient dense et complexe. Le temps passe. L'entrevue a duré plus de deux heures. Cette situation se répète pour la majorité des participants. Voilà que surviennent d'autres questions.

Subjectivité et saturation des données

Combien de sujets doit-on interviewer? Doit-on viser un grand nombre de participants dès le début de la collecte des données ou est-ce préférable d'avancer dans le processus d'analyse avant de prendre une décision? Doit-on viser à tout prix la saturation des données? Ou encore est-il possible d'arriver à une saturation des données? La tension s'installe chez les chercheurs.

On dit souvent que le nombre de sujets est suffisant quand on constate que les données se répètent. Par contre, il se pourrait que ce soit une illusion parce que les participants ont des caractéristiques homogènes. On suggère alors de choisir des sujets marginaux, c'est-à-dire susceptibles d'avoir un

point de vue différent des autres. La variété dans les données devient alors un élément important qui permet d'enrichir les contenus en recherche qualitative (Morse, 1995). Toutefois, cette variété n'est pas infinie. Où sont les frontières?

Si on mise trop sur la variété des données, il y a risque de se perdre dans une masse de données d'où on est incapable de faire émerger de nouveaux faits par rapport au phénomène étudié. Sans compter le temps et l'argent que cette recherche de saturation implique pour se rendre jusqu'au bout... (Morse, 1995; Rousseau et Saillant, 1996). Dans ce contexte, viser l'atteinte de la saturation des données est discutable. Par ailleurs, nous savons qu'une absence de saturation peut morceler les résultats (Morse, 1995).

Il n'y a pas de réponse absolue à ce questionnement. Néanmoins, il peut s'avérer pertinent de répéter les études sur une problématique donnée de manière à augmenter la richesse des résultats et se donner les moyens de faire le tour de la question. On dit souvent que la force des résultats d'une étude qualitative n'est pas tant la fréquence des propos que leur diversité et leur profondeur. C'est une démarche qui cherche à mettre en relief autant les régularités que les particularités. Mais, le dilemme reste entier...

Subjectivité et analyse des données

Nous sommes maintenant devant les centaines de pages produites suite à la transcription des données. Nous lisons et relisons les discours. Il s'agit d'une activité minutieuse qui, bien qu'extrêmement exigeante, a une fonction d'immersion fort utile pour prendre lentement connaissance du matériel.

Qu'en est-il de l'analyse de ce contenu? À priori, tout nous semble significatif. Il ne faut surtout pas perdre un seul mot. Nous surnageons à peine au-dessus d'une mer d'unités de sens. Parfois, nous nous réjouissons de la concordance de certaines d'entre elles. Mais elles apparaissent encore comme un magma impénétrable.

Comme le dit Gauthier (1989: 31), c'est un cadeau empoisonné. La tension des chercheuses augmente. Que faire?

Nous devons nous soumettre à ce que Deslauriers (1991: 11) appelle la déconstruction des données. Celles-ci, fréquemment entremêlées d'exemples, d'anecdotes, de commentaires ou de questions, doivent faire l'objet d'une première classification pour nous permettre de sortir de l'impasse.

C'est alors que nous commençons à nous distancier des informateurs pour nous rapprocher du contenu. Le processus d'analyse étant circulaire, il nous retourne constamment aux données. Nous relisons le verbatim. Nous décortiquons les unités de sens et isolons des thèmes. Nous arrivons à une catégorisation plus raffinée. Enfin, nous révisons nos hypothèses pour nous assurer de dégager l'essentiel. Nous espérons ainsi respecter le message livré par les informateurs (St-Cyr Tribble, 1994).

Il serait tentant, à ce stade-ci, d'escamoter des étapes ou même d'abandonner l'analyse en cours. Les exigences de celle-ci découragent plus d'un chercheur et peuvent aboutir à des résultats hâtifs ou à des affirmations réductrices. Des éléments banals risquent de prendre plus d'ampleur qu'ils en ont dans le contexte étudié. Pour contrer ces dangers, nous décidons de faire preuve de persévérance.

Subjectivité et corroboration des résultats

Cette persévérance nous amène au bout du tunnel. Mais voilà que surgissent quelques événements complètement irrationnels : la peur de diffuser les résultats et son corollaire, le repli sur soi...

Tellement d'énergie a été investie pour cerner le contenu, le nommer et lui donner un sens! Il nous semble maintenant difficile d'anticiper une confrontation qui, même si elle est souhaitée sur le plan conceptuel, remettrait en question nos efforts et notre jugement.

Pourtant, il ne faut pas hésiter à consulter d'autres chercheurs, des observateurs, des intervenants sur le terrain ou toute autre personne concernée par la problématique afin de discuter de nos résultats. Cette consultation est même souhaitable à toutes les étapes de la recherche. C'est un pas de plus dans la rigueur et un acte de courage...

Finalement, une autre tension s'ajoute. Nous avons parlé, tout au long de cet essai, de notre réflexion sur la réalité, la subjectivité, la crédibilité en recherche et ce, à partir de notre propre subjectivité. En tant que chercheuses de la communauté scientifique nous sommes souvent tiraillées entre diverses réalités et la préoccupation d'objectivité. Nous avons aussi mentionné souvent notre souci de rigueur entre autres par l'examen minutieux des contenus (St-Cyr Tribble, 1994: 97). Y a-t-il contradiction entre la subjectivité et la rigueur?

Il semble que non. La réalité est une considération conceptuelle et empirique fort complexe. Elle est donc irrémédiablement subjective et construite par les acteurs d'autant plus que les décisions que nous prenons pour la nommer sont teintées de notre subjectivité. Peine perdue, nous vivons avec et dans la subjectivité! N'y a-t-il pas une certaine rigueur dans l'honnêteté de reconnaître ce fait?

Conclusion

La quête du savoir est un besoin qui demeure constant à travers les générations. Avis (1995) dit que nous devons convaincre la communauté de la rigueur de notre recherche plutôt que de nous confondre dans la recherche de liens entre les univers quantitatif et qualitatif.

Elle ajoute que la force de la recherche ne réside pas seulement dans l'articulation des discours épistémologiques. C'est aussi notre point de vue. Mais nos recherches et les questionnements qu'elles suscitent sont encore nécessaires pour aboutir à une réalité constituée de repères communs.

Nous avons souligné l'ambiguïté qui résulte de la proximité du chercheur avec les personnes qui participent à la recherche et des difficultés liées à l'étude de problématiques qui font appel aux valeurs et aux croyances. Nous avons également parlé du danger de nous perdre ou de démissionner dans le désir de décortiquer tous les sens que les sujets peuvent donner à leur discours versus la persévérance essentielle pour faire émerger ce qui nous apparaît comme des vérités.

Nous nous sommes interrogées sur le nombre de participants à inclure dans notre recherche. C'est incontournable. Nous sommes demeurées avec un dilemme sur ce point. Nous avons mis en lumière ces questions avec honnêteté et humilité. Bien que partielles, ces questions ont nourri notre propre réflexion.

Selon la vision empiriste telle qu'elle est expliquée antérieurement, nous recherchons un certain consensus en sachant que la réalité n'est ni unique ni absolue. C'est aussi le cas de notre propos...

Références

- Arriola-Socol, M. (1989). Pensée interprétative et démarche d'analyse . In: L'interprétation des données dans la recherche qualitative, Van der Maren, J.M. (Dir.). Montréal: Presses de l'Université de Montréal.
- Avis, M. (1995). Valid arguments? A consideration of the concept of validity in establishing the credibility of research findings . Journal of Advanced Nursing, 22, 1203-1209.
- Deslauriers, J.P. (1991). Recherche qualitative : guide pratique. Montréal: McGraw-Hill.

- Gauthier, F. (1989). À la recherche de configuration dans une étude de cas: une rotation d'axes qualitatives dans un espace de caractéristiques tri-dimensionnel . In: L'interprétation des données dans la recherche qualitative, Van der Maren, J.M. (Dir.). Montréal: Presses de l'Université de Montréal.
- Huberman, M.A., Miles, M.B. (1991). L'analyse des données qualitatives. Bruxelles: ERPI.
- Le Moigne, J-L. (1995). Les épistémologies constructivistes. Paris: PUS, Collection Que sais-je?
- Le Petit Robert (1995). Dictionnaire de la langue française. Paris.
- Lincoln, Y. S. (1992). Sympathetic connections between qualitative methods and health research . *Qualitative Health Research*, vol. 2, no 4, 375-391.
- Lévy, R. (1994). Croyance et doute: une vision paradigmatique des méthodes qualitatives . Ruptures, revue transdisciplinaire en santé , vol. 1, no 1, 92- 100.
- Morin, E. (1990). Science avec conscience. Paris: Seuil.
- Morse, J. (1995). The significance of saturation . *Qualitative Health Research*, vol. 5, no 2, 147-149.
- Pépin, Y. (1992). Foi, croyance, opinion, connaissance: où est la différence? (L'insoutenable lourdeur de la rigueur scientifique). Revue de l'Association pour la recherche qualitative, vol. 6, 69-78.
- Rousseau, N., Saillant, F. (1996). Chercher avec, plutôt que chercher pour... Une introduction aux méthodes qualitatives de recherche en soins infirmiers . Recherche en soins infirmiers (ARSI), no 45, 138-146.
- Sandelowski, M. (1986). The problem of rigor in qualitative research. Advanced in Nursing Science, vol. 8, no 3, 27-37.
- St-Cyr Tribble, D. (1994). Analyse des perceptions du parentage chez des adolescentes en période périnatale . Thèse de doctorat (inédiée) en Psychopédagogie. Montréal: Université de Montréal.